

## **BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...**

Or donc, les aminches, je reprends la bavette, taillée avec mes trois camerluches, au point où je l'ai laissée dimanche dernier.

*«Nom de dieu, dit Pichevin, sais-tu que j'y vois guère plus clair que dans du jus de chique, dans tout ce que tu nous contes là! C'est vrai que c'est la première fois qu'on me jaspine de la sorte, et ça ne rentre pas bien encore, dans ma foutue caboche.*

*Pour sûr la cochonne de République est salement décatie et c'est certes pas l'infect fourbi du Panama qui lui redonnera du lustre. Y a pas de pet non plus que les bons bougres veuillent faire machine en arrière et se laisser coller sur le poil un Badinguet ou un Philippe. Les socialos, sont un bloc enfariné qui ne dit pas grand chose qui vaille avec leur conquête du pouvoir, et autres fariboles du même calibre... Mais les anarchos, par quoi donc qu'ils veulent remplacer les tristes merles qui nous gouvernent?».*

«Ah oui, raconte nous ça Barbassou!» ajoutèrent Cadichot et Marquemal, appuyant sur la chanterelle.

*«Allons-y, les gas, répliquai-je. Je vas tâcher de vous servir de mon mieux, j'ai pas fait mes classes ailleurs qu'à l'étable ou au labour, mais foutre! on a tout de même un brin de jugeotte dans la citrouille, plus que pas mal de merdaillions de la haute».*

J'ai comparé la gouvernance à la vermine et vietdaze, la comparaison est trop juste pour que je ne la reprenne pas illico:

Superposons donc qu'un type ait la sacrée déveine d'avoir quèque part de ces petites bestioles qui, quand elles nous agrichent, se cramponnent à notre peau, kif-kif ce salaud de Floquet au fauteuil présidentiel de l'Aquarium, comme qui dirait des morpions, pécaïré! Avant d'acheter de l'onguent gris pour les écrabouiller, le bougre sera-t-il assez gourde pour demander quelle vermine il foutra à la place?

Non, bondieu!

Eh bien! foutre de foutre, c'en est des rudes morpions, les morpions de la gouvernance! C'est dire que, dans ces conditions, faudrait être bougrement pochetées, après avoir foutu le gouvernement les quatre fers en l'air, d'en emmancher un nouveau. Si on se guérit d'une maladie, c'est foutre pas pour en piger une autre.

Après tout, je le rabâche, quoi donc qu'il fabrique l'État de si indispensable? Même dans la garce de société actuelle, ou avec la cochonne de distinction du tien et du mien, nous sommes tout le temps forcés de nous faire des mistouffles, on se passe facilement de lui, vingt dieux!

Le bougre empoche tout le temps; mais jamais il ne restitue. C'est une pompe aspirante, mais pas refoulante, capet de dious!

Tous les ans, faut abouler nos monacos à ses percepteurs. A vingt ans, faut que nos fistons lui donnent les trois-plus belles années de l'existence... En échange, rien de rien, cré pétard!

Garantit-il l'ordre, la sécurité? Macache, c'est pas les cinq cognes du canton qui y peuvent quèque chose; si l'ordre se maintient, c'est qu'on a assez de raisons pour ne pas s'estranguouiller les uns les autres, sans savoir ni pourquoi ni comment.

Souvenez-vous, camaros, que dans notre jeunesse, c'était pas tout à fait comme ça; les gas d'un village bourraient la gueule aux gas du village voisin, rien que pour la gloriole, histoire de faire les flambards.

C'est plus ça, mille bombes! Non pas parce qu'il y a plus de cognes qu'alors, mais parce qu'il a poussé un peu plus de jugeotte dans le ciboulot des fistons de nos jours.

En outre, nom de dieu, que peut l'État contre ceux qui n'ont pas envie de bien faire? Rien du tout, le chameau!

Si des cochonneries se commettent, c'est précisément parce qu'au lieu de se défendre soi-même, on lui confie, comme des couillons, le soin de notre défense.

Et à ce sujet, les frangins, je vas vous conter une histoire qui prouve plus que toutes mes explications qu'on se défend soi-même bien mieux que par l'État:

C'était dans l'été de 1870; vous savez que dans nos patelins les cahutes flambaient kif-kif des bouchons de paille, et ça enquiétait salement les campluchards.

Qui qui faisait ces mauvais coups?

Depuis, à force de ruminer, on a vu que c'était les grinches des Compagnies d'assurances qui foutaient tout simplement le feu, afin de pousser tout un chacun à s'assurer.

Mais, mille dieux, pouvait-on compter sur les gendarmes pour couper la chique aux incendiaires?... Ah ouat! Plus tôt que d'en pincer un ils auraient dégoté trois douzaines de merles blancs. Devant cette impuissance l'idée nous vint de manigancer de plus chouette façon.

Les culs-terreux s'entendirent à la bonne à la bonne franquette, anarchiquement ils montèrent des bandes de vigilance. Pendant que les uns pionçaient dans leur plumard, tranquilles comme Baptiste, les autres faisaient des rondes.

Et vingt dieux, de cette manière, il n'y eut plus d'incendies!

Pas plus qu'il ne nous défend contre les voleurs grands ou petits, l'État ne peut nous défendre contre l'invasion étrangère.

Y a pas à tortiller du cul ni des fesses, c'est un sale fourbi de confier à d'autres le soin de se défendre; sans armée, les Bazaine sont impossibles, et le populo qui aura intérêt à se défendre le fera toujours mieux que les sales ganaches chiées par Saint-Cyr.

Si la gouvemance ne vaut rien pour la défense intérieure, à quoi donc qu'elle est bonne la chamelle?

Je l'ai déjà dit, les campluchards sauront faire les routes aussi bien qu'un entrepreneur.

L'instructionnement, des sociétés exprès, des revues, des bouquins, des écoles libres, la distribuent déjà aujourd'hui, bien plus que les calotins laïques de l'Université.

Les chemins de fer, c'est déjà des Compagnies qui les font rouler.

Les postes, les télégraphes, les téléphones, pas besoin de sortir de la lune pour comprendre que ça pourrait s'agencer kif-kif les chemins de fer.

Tout le reste, tous les métiers, ça se fait bien sans le secours du gouvernement.

Et je parle dans la société actuelle! A plus forte raison quand on l'aura foutue cul par dessus tête et que tous auront le même intérêt. Du coup les groupes de travailleurs d'une même localité ou de localités différentes, les diverses communes d'une même région sauront bien s'entendre sans se foutre un gouvernement sur les côtes.

Or donc, les aminches, l'heure s'approche où il va falloir dégorger les richards qui tiennent tout dans leurs sales pattes. Nous la reprendrons cette belle et bonne terre qu'ils nous ont barbotée, en même temps que les frangins des villes empoigneront usines, magasins et ateliers, tandis que d'autres foutront le grappin sur les mines, les chemins de fer, les routes et les canaux.

Pour lors, toutes ces chouettes bricoles seront mises au service de tous!

Eh bien vrai! serons-nous assez couillons, après ces coups-là, pour nous foutre sur le râble un gouvernement palpant notre galette, nous entoïlant et nous fusillant quand on ne dirait pas comme lui.

Grand merci, on sort d'en prendre! L'État comme le Capital fera le plongeon dans cent pieds de merde.

Ils méritent le même sort, tonnerre de dieu, c'est cul et chemise: c'est Reinach et Rouvier...

Commencez-vous à comprendre les frères?

Et oui, peut à petit on s'y fait, dirent les camerluches, t'as peut-être raison... Mais avant de nous quitter, il faut que tu nous promettes de nous en dire encore plus long.

De bon cœur, les amis!

**Henri BEAUJARDIN**  
*Le père Barbassou.*

-----